

Samuel Fuller
Émotion, émotion, émotion...

Marcel Jean

Number 91, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (1998). Samuel Fuller : émotion, émotion, émotion.... *24 images*, (91), 62–62.

SAMUEL FULLER ÉMOTION, ÉMOTION, ÉMOTION...

PAR MARCEL JEAN

Samuel Fuller imaginait que des mitrailleurs puissent être installés derrière l'écran lors de la projection d'un film de guerre et que les spectateurs soient blessés. Il était comme ça, Fuller: direct, excessif, sans vernis. Avec une idée précise du cinéma. «Le film est un champ de bataille! L'amour, la haine, l'action, la violence, la mort. En un mot, l'émotion.» C'était dans *Pierrot le fou*. Godard lui avait offert de jouer son propre rôle. Plus tard, il allait apparaître dans des films de Wim Wenders, de Dennis Hopper et, même, de Steven Spielberg.

Pourquoi cet ancien militaire, qui à dix-sept ans avait été un reporter affecté aux affaires criminelles au *New York Journal*, a-t-il à ce point suscité l'admiration des cinéastes plus jeunes que lui? Pour son indépendance, sa spontanéité,

sa vigueur. Fuller était un «angry young man», même à 86 ans. Dans sa préface au recueil d'entretiens avec Fuller de Jean Narboni et Noël Simsolo (*Il était une fois... Samuel Fuller*, aux Cahiers du cinéma), Martin Scorsese écrit: «Je pense que pour moi la clé du cinéma de Sam Fuller, c'est quelque chose que j'ai toujours connu dans ma propre vie, dont j'ai fait l'expérience, et à laquelle je peux m'identifier: la violence émotionnelle. La violence émotionnelle est bien plus terrifiante que la violence physique.»

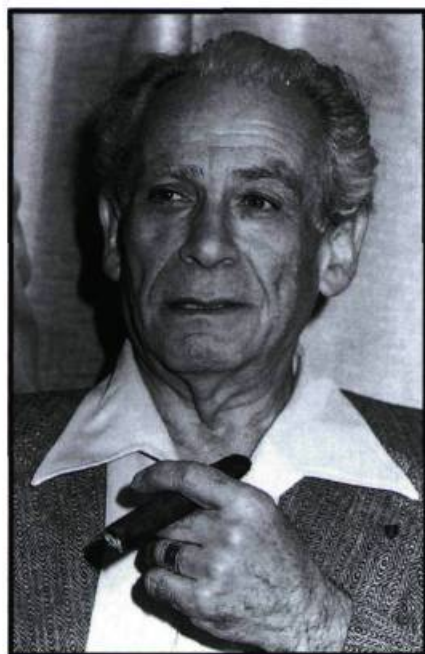
Il faut voir *Sbock Corridor*, *Park Row* ou *Underworld U.S.A.* pour bien saisir ce que peut être la violence émotionnelle dont parle Scorsese. Sam Fuller ne fait pas dans la dentelle, il ne prêche pas, il nous lance plutôt des images à la figure, il raconte des fables dont le sens n'est jamais exactement là où on l'attend. En 1957, Godard écrivait, à propos de *Forty Guns*: «Chaque scène, chaque plan de ce brutal et sauvage western tourné en cinémascope noir et blanc en moins de dix jours, malgré une intrigue incompréhensible, est d'une très grande richesse d'invention et foisonne d'idées de mise en scène dont la hardiesse fait penser aux folies d'Abel Gance ou de Stroheim, quand ce n'est pas purement et simplement à Murnau.»

Brutalité. Sauvagerie. Godard a mis le doigt sur ce qui caractérise le mieux Fuller. Brutalité des situations, mais surtout brutalité des plans qui s'entrechoquent, sauvagerie d'un filmage qui se laisse envahir par le chaos. Qu'on pense seulement, pour reprendre

le film cité par Godard, à la fin de *Forty Guns*, qui montre un homme tirer sur la femme qu'il aime pour atteindre celui qui l'a prise comme bouclier. En entretien avec Narboni et Simsolo, Fuller explique que dans son scénario les héros tuaient l'héroïne, mais que les pressions des directeurs de salles l'ont amené à adoucir la fin. Ainsi «lorsqu'il appuie sur la gâchette, il blesse seulement la femme. Délivrément, il ne la tue pas.»

Il demeure cependant que même après cette démonstration d'autocensure, Samuel Fuller allait encore plus loin que l'immense majorité des cinéastes américains de l'époque. Même rappelé à l'ordre, même bridé, Fuller n'était pas domestiqué. C'est donc cette farouche indépendance, cette forte personnalité qui a dû séduire tant de cinéastes parmi les cadets du vieux Sam.

Cela dit, il y a un autre aspect du cinéma de Fuller dont il faut parler, pour bien comprendre le personnage. Fuller, avant d'être cinéaste et avant même d'être soldat, a été journaliste. Et un bon journaliste! (pour en être convaincu, lisez *New York années 30*, publié chez Hazan, dans la collection Lumières.) Or, la plupart des films de Fuller sont marqués par l'œil du journaliste, c'est-à-dire qu'on y remarque des détails, des observations qui d'habitude échappent aux cinéastes. Par exemple, dans *Forty Guns*, Fuller nous montre comment marche un tueur (ce qui s'appelle en anglais la *buffalo stance*). Dans *Park Row*, ce sont des éléments liés au milieu du journalisme (comme la concentration des journaux sur une seule rue, illustrée en un seul plan). Devenu cinéaste, Sam Fuller était donc resté un peu journaliste, un peu militaire. Il avait un passé et la couenne dure. ■



Samuel Fuller est décédé le 30 octobre dernier à l'âge de 86 ans.

«**S**am Fuller ne fait pas dans la dentelle, il ne prêche pas, il nous lance plutôt des images à la figure, il raconte des fables dont le sens n'est jamais exactement là où on l'attend.»